DEPLACEMENT, INTERACTION ET EVOLUTION DU CORPS FÉMININ MAROCAIN DANS NI FLEURS NI COURONNES.

Laila BENHESSOU[*]

Abstract: *Stifled by social prejudice, male domination, and the pressure of religion, Chouhayra, the heroine is excluded and marginalized in her tribe. His fight to the city will bring her freedom, reconciliation, and assertiveness in such a different context.*
Keywords: *displacement, interaction, liberation.*

Introduction

La pensée humaine ne peut être ni totalement subjective ni absolument objective: derrière toute forme de pensée se dévoile une vision du monde, certes objective mais matérialisée par un rêve voire un déplacement spatio-temporel. Celui-ci chamboule le corps pour enfin l'entrainer dans des péripéties et des tourmentes psychiques. De ce fait, la production littéraire marocaine féminine, qui est une production réactionnaire contre la domination masculine, a pour objectif de dénoncer le statut occulté de la femme marocaine dans la société et légitimer ainsi son statut. Il serait alors pertinent de se demander quel rapport entretient Chouhayra, personnage principal dans *Ni Fleurs Ni Couronnes* (Bahéchar : 2000) avec les préjugés sociaux, le poids des traditions séculaires et la pression de la religion ? Ce rapport se manifeste d'emblée à travers le déplacement progressif et ou régressif de son corps dans des contextes à la fois ouverts (la mer, la forêt et la ville) et fermés (la maison, la tribu) d'où l'évolution permanente de son interaction avec le cadre socioculturel dans lequel elle évolue.

La ville le « dehors », lieu d'apaisement et de renfort

Souad Bahéchar, en bonne écrivaine contemporaine, retranscrit cette quête identitaire dans son œuvre. En effet, elle place la société marocaine sous le regard inquisiteur de la femme intellectuelle et rebelle pour critiquer l'ordre patriarcal déjà établi dans les mœurs comme le souligne Jean Déjeux : « La femme maghrébine trouve dans la fiction(…) l'espace idéal pour s'expliquer, se libérer, bref exister » (Déjeux, 1994: 9). Sous le titre *trompeur* se cache en réalité l'histoire de la naissance de Chouhayra « la troisième fille de la famille ». Cet événement est vécu comme un moment tragique par ses parents qui désiraient avoir un garçon pour s'en vanter auprès des habitants du village. Outre le fait d'être répudiée par sa propre famille, son prénom lui porte aussi préjudice dans la mesure où son père l'a particulièrement choisi pour bénéficier d'une partie d'héritage léguée par la Dame « étrangère » qui s'appelait Chouhayra, ce qui avait le don d'énerver les membres du village. Notre héroïne « se résignait à vivre en marge de la tribu » (ibidem : 28). Par conséquent, elle menait une vie de bohème, d'errance et d'abandon et se laissait guidée par ses instincts. Ceci dit, elle retrouvait dans l'espace « de l'école » lieu de renfort et d'affection : son contact quotidien avec les autres écoliers va lui permettre à la fois de renouer avec son

[*] Université Hassane II, Faculté des Lettres Mohammedia; benhessou2laila@gmail.com

BDD-A29939 © 2017 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 23:53:16 UTC)

entourage et aussi de se réconcilier avec son passé troublé et tronqué par la douleur et l'exclusion. Pourtant, la réaction négative des mamdra[1] qui vont « se précipit [er] tous ensemble pour retirer leurs enfants de l'établissement scolaire » (Bahechar, 2000 : 30) va pousser à nouveau la fille à se replier sur elle-même. Comment est ce qu'une enfant qui a grandi dans une étable arrivera-t-elle à faire fi de la barrière de la langue, de la culture pour s'intégrer dans un monde régis par les codes, les mœurs et les coutumes? Par ailleurs, si dans un rejet de cette tribu Chouhayra se renferme sur elle-même, comment peut-elle alors vivre sachant que l'intersubjectivité est la clé de voûte qui permet à l'homme de ne plus être mais d'exister et d'accéder ainsi à son humanité ? Dès lors il serait légitime de se demander dans quelle mesure la relation à l'autre me rapporte toujours à moi-même ? Comment le changement de l'espace implique-t-il un changement à la fois psychique et physique ?

En effet, Bachelard considère les coins de refuges, ceux qui assurent «une première valeur de l'être: l'immobilité»[2]. Ces endroits protègent l'être des troubles extérieurs. Pour sa part, Chouhayra «en refusant tout événement qui l'aurait marquée, en évitant toute rencontre, se protégeait du risque d'égarement» (Bahechar, 2000 : 133) et concevait la demeure familiale, lieu de torture et d'étouffement ; certes en abritant la villa d'Andréa, Chouhayra s'est plongée dans le rêve et a pu « voyager dans un passé qui ne lui appartenait pas mais qui lui était plus accessible que le sien » (ibidem : 131) comme le confirme Bachelard : « la maison abrite la rêverie, la maison protège la rêveur, la maison nous permet de rêver en paix » (Bachelard, 1961 : 26).

En revanche, c'est à l'école qu'elle a retrouvé sa voix et a forgé sa personnalité : par le biais de la lecture, Chouhayra s'est évadée dans l'espace des livres et a modifié ses perceptions à travers « des romans qui lui faisaient quitter sa colline. Elle abordait les rivages mystérieux, courait les rues des villes» (ibidem : 37). Dès qu'un livre tombait sous ses mains, elle s'éloignerait de ce monde «réel» pour effectuer des voyages féeriques à la découverte d'autres lieux, d'autres mentalités et d'autres cultures. D'ailleurs, les multiples déplacements effectués tout au long du récit, nous permets à la fois de connaitre les différentes stations spéciales et son impact sur l'évolution psychologique de la jeune fillette, tandis que l'affection, la sécurité et la protection recherchées par son inconscient révélèrent en elle un plaisir éphémère voire une errance illusoire et la forêt, devient pour elle un endroit de substitution. En effet, c'est auprès des oiseaux, des animaux et de la nature qu'elle a appris à écouter son corps et suivre les exigences de ses instincts ; elle «avait (donc) repoussé les limites de son territoire jusqu'à la mer et jusqu'à la route» (ibidem : 26). Pourtant, le jour où elle fut prise en flagrant délit dans les bras de son amant le berger, Chouhayra va être châtiée par « le feu (qui) entame sa chair (au moment où) la mère du berger vise les traces laissées sur la peau par le sang séché de l'hymen déchiré » (ibidem : 45). La scène de cet acte conjugal, n'était que le fruit d'un désir instinctif purement animal éprouvé par l'adolescente car elle «aurait reçu avec le même enthousiasme quiconque serait venu à elle amicalement» (ibidem : 40) ; s'ajoute un autre indice, celui-ci réside dans la façon animal avec laquelle ils ont fait le rapport, en effet «ils se flairèrent, se touchèrent du nez, des yeux, des lèvres, se mordillèrent et se léchèrent, comme ils l'avaient vu faire aux animaux» (ibidem). Chouhayra se trouve exclue, délaissée et abandonnée au bord

[1] Les habitants de la tribu où réside Chouhayra.
[2] Yvonne Castellan, citée par Edith Goldheter-Merinfeld, «Maisons et liens familiaux», dans *Cahiers de thérapie familiale et de pratiques de réseaux,* n° 37, 2006. http://www.cairn.info/accueil.php (consulté le 15-04-2017).

BDD-A29939 © 2017 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 23:53:16 UTC)

de la mer. Néanmoins, le berger va lui porter secours pour l'aider à s'enfuir vers la ville, là où un autre périple l'attend.

La fuite de Chouhayra vers des espaces ouverts dévoile en principe ce vœu inconscient d'aller explorer d'autres endroits inconnus pour retrouver sens à sa vie troublée et tronquée par la douleur et la marginalisation. Effectivement, la mer et la route concrétisent des passerelles naturelles, virtuelles et symboliques pour embrasser un « Ailleurs parfait » ; Cet ailleurs qui est censé d'être confus, incertain et inconnu se veut pour elle un espace de secours. Il est vrai que, à la campagne, Chouhayra était libre : elle se déplaçait dans de différents espaces quoique cette liberté soit limitée par la présence dérangeante des villageois. Dès lors, la ville, ce pivot d'ancrage dans le récit, marque une étape importante dans la progression mentale de la fille ; celle-ci s'identifie à de nouvelles structures sociales dont la notion de « la tribu » tend à disparaître : Chouhayra ne subit plus la pression du groupe comme celle qu'elle a subi à la Mamdra. La ville, ce lieu «polyphonique» concrétise un espace pluriel et ouvert, était apprécié par la fille car il a lui permis de se rapprocher d'un monde qu'elle ignorait ses rouages. Et, la ''ville du Nord''(Tanger), terre de l'aurore et du bonheur devienne pour elle et pour tous ceux et celles qui veulent retracer un nouveau élan à leur vie, synonyme de liberté, d'initiative et d'ouverture comme le confirme d'emblée Lahsen Mouzouni : «Tanger est la ville débauchée, ouverte à tous les étrangers, lieu du commerce interdit, mais dont les moyens d'existence sont illimités » (Mouzouni, 1987 : 161). Comme elle est presque coupée du reste du pays, Tanger ressemblait à une île que Chouhayra et son compagnon l'avaient senti au moment où ils ont mis le pied «dans le café (où) régnait une atmosphère d'île du bout du monde» (Bachelard, 1961 : 54). Effectivement, se trouver un endroit civilisé démarque cette rupture avec l'ordre tribal, celui de la soumission aux Mramda, à leurs préjugés et aux coutumes contraignantes.

L'évolution du corps féminin à travers ses mutations perpétuelles dans de différents espaces

Roland Barthes confirme que le nom propre est un «un signe toujours gros d'une épaisseur touffue de sens» (Barthes, 1972 : 125). Certainement le nom de Chouhayra que son père lui a choisi dévoile par défaut sa destinée tout au long du récit y compris les autres sobriquets qu'elle va adopter durant les différentes périphéries de l'histoire.

Depuis son apparition en tant que Littérature Féminine les écrivaines marocaines ont placé le corps au cœur de leurs préoccupations. Le corps de la femme devient dès lors un thème majeur voire un véritable sujet de cette écriture. Cette Littérature étudie les souffrances et les désirs de ce corps féminin malmené dans les vertiges des préjugés, le poids des traditions et la domination masculine. Chouhayra est le diminutif de «Chohra» en arabe : une personne célèbre. Ce prénom choisi par le père et béni par le village en souvenir de la terre qu'il a pu avoir à la naissance de sa troisième fille va subir des changements tout au long du récit. Au moment où Chouhayra change d'espace, en parallèle son prénom change pour situer les différentes étapes parcourues. Sans doute, ces faux pseudonymes sont chargés de sens mais en contre partie ils révèlent une instabilité identitaire voire un malaise existentiel. Dès lors, le nom « Chouhayra » qui a été emprunté à la défunte dont les villageois ont partagé sa terre, n'était qu'une ruse utilisée par son père pour acquérir un espace (terre) et dont il a «associ[é] le souvenir de sa naissance à la terre qu'on lui avait donnée» (Bachelard, 1961 : 28). Dès sa naissance, sa mère n'arrivait pas à prononcer le prénom de sa fille

BDD-A29939 © 2017 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 23:53:16 UTC)

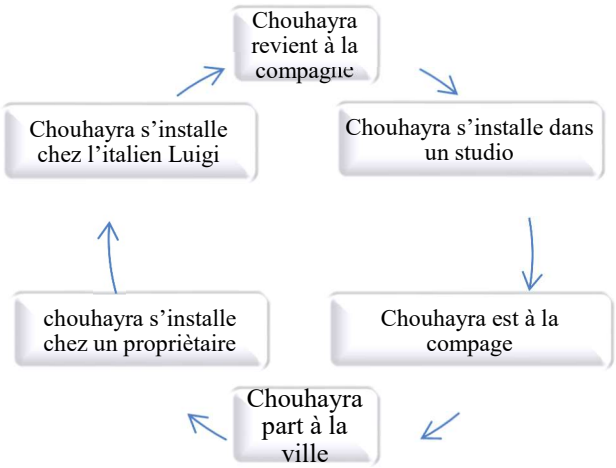
correctement ; elle « cherchait les mots qui rimaient avec Chouhayra, mais la berceuse qu'elle voulait lui chanter refusait de prendre forme [...]ne trouvait d'échos dans les mots bizarres qui lui venaient : *hayra, sayra, dayra, bayra ...* » (ibidem : 22). Si le sort de Chouhayra était défini par ces quatre mots : hayra, sayra, dayra, bayra c'était sans doute pour désigner une femme effacée en quête d'une identité. Le mot « *bayra »* se dit dans le dialecte marocain même dans d'autres dialectes arabes pour designer une « vieille » fille, quant à *sayra* et *dayra,* ces mots symbolisent au niveau connotatif une personne qui se déplace beaucoup. Nous remarquons que le choix de ces noms nous prépare à s'identifier à une héroïne singulière, une fillette qui va se lancer dans l'errance et les fugues. Dès qu'elle a quitté la tribu, son compagnon le berger lui a choisi le nom de Bahria car elle « (…) nourrissai(t) de coques et de moules» (ibidem : 51).

Le mot ''Bahria'' vient de *Bahr* : mer en arabe. Ce prénom reflète cette relation qu'entretient Chouhayra avec l'espace marin, son refuge après avoir être châtié. En ville, quand le cuisinier Luigi, propriétaire du restaurant où elle travaille lui a demandé son prénom, Chouhayra avait bégayée en lui répondant: «Bahria pour la sécurité? Chouhayra pour la vérité?» (ibidem : 118). Par compassion, le patron n'a pu que garder la première syllabe « Chou » pour enfin tisser un lien affectueux avec la jeune fille, celle-ci « n'avait jamais eu d'autre père que Luigi. Père par hasard ou père par choix» (ibidem : 200). D'ailleurs, ce n'est qu'à la fin du récit que le prénom de Chouhayra revient sur ses lèvres. Ce Prénom qui a été rejeté au début, réapparait avec beaucoup d'estime à la fin du roman pour dévoiler la présence d'une personne responsable, mûre et digne de porter ce prénom. Chouhayra qui renonce à son nom de famille puisque elle « (…) n'était fait mention nulle part» (ibidem : 192).

Ne dispose d'aucun document officiel, elle n'existe pas aux yeux de la loi et avec amertume elle dévoile son désarroi existentiel de la sorte : «je n'ai pas de nom, je n'ai pas de lieu de naissance, pas de papa et pas de maman. Je suis un fantôme » (ibidem). Malgré cette injustice, elle a pu forger une identité et ce n'est qu'à la fin de l'histoire qu'elle va décider de se stabiliser dans un studio, indice métaphorique qui nous revoie à sa stabilité intérieure. En parcourant les différents espaces: la colline, la forêt, la mer, la ville, le désert, Chouhayra s'échappa à l'espace ''*renfermé*' de la famille et l'Ailleurs demeure un espace si vaste d'espoir, de liberté et de résilience.

BDD-A29939 © 2017 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 23:53:16 UTC)

Le canevas circulaire de Chouhayra :



BDD-A29939 © 2017 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 23:53:16 UTC)

Chouhayra se détache de son corps tangible pour fuir son entourage familial et part à la découverte des différents espaces dans lesquels elle évolue. En usant des métaphores spatiales, elle s'adapte avec l'espace naturel dont elle vit en parfaite symbiose. La mer et la forêt se présentent pour elle en tant que « son abri le plus sûr» et «son gîte». Si sa vie se résume dans le récit aux objets naturels de plusieurs espaces, c'est parce que «l'amoureuse du vent, des oiseaux et de la mer, celle qui avait accepté un jeune berger comme la chèvre accepte le bouc n'était plus qu'un souvenir de pierre, une trace illisible, une feuille détachée d'un arbre, qu'un tourbillon avait emportée» (ibidem : 185). Pour cela, les procédés stylistiques tels que, la comparaison, l'énumération et la métaphore ne sont qu'un alibi linguistique pour mettre en exergue cette fusion entre Chouhayra et le contexte dans lequel elle a évolué (la Nature) et dont l'instinct animal, machinal et naturel a caractérisé ses attitudes et son comportement. En revanche, au moment où les femmes l'ont brûlée, «les murmures de la forêt l'avaient bercée jusqu'au matin» (ibidem: 45) pour la réconforter et la soulager. En guise de conclusion, la transformation de Chouhayra au cœur de la ville est vécue comme une « épreuve qui inaugure une véritable métaphore » (Bouvet, 2006 : 143). En faisant table rase de son passé douloureux, elle renoue avec une nouvelle image qu'elle même qui s'assimile à une femme forte et indépendante. Sans doute la symbolique de la peau ne se veut pas seulement ici un moyen de communication de mémoire mais plutôt une démarcation naturelle entre le corps et l'espace extérieur, une limite que parfois l'individu n'arrive pas à franchir comme c'était le cas de Chouhayra qui a été brûlée vive par les femmes de son village. Dans ce sens «la peau a une importance capitale: elle fournit à l'appareil psychique les représentations constitutives du Moi et de ses principales fonctions » (Anzieu, 1985: 67). Le corps de Chouhayra est un corps pluriel, spatialisé et symbolique ; il est d'un côté omniscient dans le récit, et de l'autre côté, il est porteur de signes et de messages. Le récit s'offre comme un témoignage du statut occulté qu'occupait la femme marocaine auparavant. Il s'agit d'une femme déchirée entre la tradition et la modernité dans une société ancestrale.

Bibliographie

Bachelard, Gaston, *La poétique de l'espace*, Paris, Presses Universitaires de France, 1961,
BAHÉCHAR, Souad, *Ni Fleurs Ni Couronnes*, Casablanca, Éditions Le Fennec, 2000.
Barthes, Roland, *Le degré zéro de/'écriture*, Paris, Seuil, 1972, p. 125.
Déjeux, Jean, *La littérature féminine de langue française*, Paris, Khartala, 1994.
Didier Anzieu, *Le Moi-peau*, Paris, Dunod, 1985,
Rachel Bouvet, *Pages de sable : essai sur l'imaginaire du désert*, Montréal, XYZ, 2006.
MOUZOUNI, Lahsen, *Le roman marocain de langue française*, Paris, Publisud, 1987.
Ressources électroniques
Yvonne Castellan, citée par Edith Goldheter-Merinfeld, *«Maisons et liens familiaux»*, dans *Cahiers de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, n° 37, 2006.
http://www.cairn.info/accueil.php (consulté le 15-04-2017).

BDD-A29939 © 2017 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 23:53:16 UTC)